

I.

Connaître Spartacus

La littérature, le cinéma et même la télévision ont diffusé assez largement le nom de Spartacus ; pour faire connaître le personnage, le vrai personnage, leur rôle a sans doute été moins efficace. Mais tout homme cultivé sait au moins qu'il fut esclave et qu'il s'est révolté pour trouver la liberté.

Spartacus dans le miroir de l'idéologie

L'histoire, pourtant, nous apporte une image peu nette de l'homme et de l'œuvre. C'est que l'étude des faits a été excessivement faussée par l'idéologie¹.

Certes, il est logique que les auteurs d'Europe de l'Est, tous marxistes avant la chute du mur de Berlin, aient accordé un grand intérêt à cet insurgé, au point de le transformer en mythe². Beaucoup de textes écrits dans cet esprit ont été publiés notamment, mais pas exclusivement, en russe³, en polonais⁴, en roumain⁵, en tchèque⁶ et en allemand (ceux-ci dans l'ex-RDA)⁷.

Ce faisant, et en toute bonne conscience, ils ont détourné l'attention vers une problématique qui paraît bien secondaire de nos jours, alors que les vrais problèmes ont été laissés de

côté au mieux, occultés au pire, car ils voyaient dans cette révolte un cas majeur de la lutte des classes dans l'Antiquité⁸. À vrai dire, plus personne ne se passionne pour la question de savoir si Spartacus était un pré-communiste, un proto-communiste, un communiste à part entière, ou pas du tout un communiste ; et débattre pour savoir s'il a mené une lutte des classes ou non n'intéresse guère que quelques nostalgiques de cette idéologie⁹. D'une manière générale, on ne se soucie plus de déterminer comment les événements s'accordent avec le catéchisme et le credo marxistes.

Quant aux autres, « les Occidentaux » ou « les bourgeois » comme on les appelait souvent, ils étaient en réalité et très souvent adeptes de cette doctrine, mais, par bonheur pour eux, soumis à moins de contraintes ; le plus passionné de leur cohorte, Masaoki Doi, était Japonais¹⁰. Restent quelques rares non-marxistes, des libéraux, qui ont admiré un homme qui s'est battu contre la servitude et ceux qui l'ont suivi ; mais, eux aussi, ils ont été obsédés, cette fois, par leurs grands principes¹¹. Un seul auteur fait exception, Jérôme Carcopino, qui expédia l'idéologie qu'il exécrait en une phrase et dans une note de bas de page : « L'idéalisation de Spartacus [...] a été popularisée par les reconstructions pseudo-historiques de Karl Marx (cf. G. Walter, *op. cit.*, p. 583)¹². » Et, en étudiant la lutte pour la liberté, ils ont vu la liberté, ils ont oublié la lutte.

Le calme n'est pourtant pas revenu avec le temps et l'effondrement de l'idéologie marxiste¹³. Le plus remarquable des auteurs qui ont étudié l'esclavage et qui ont comptabilisé les erreurs nées de cette croyance, Jean-Christian Dumont, a rédigé une critique impitoyable de ses errements¹⁴, ce qui a suscité des réactions tout aussi passion-

nées à cette époque¹⁵. Puis, peu à peu, le climat s'est apaisé et, pourtant, les vrais problèmes en sont restés au stade précédent : ils n'ont toujours pas été posés.

Le résultat est assez désastreux en termes d'objectivité et de méthodologie. Personne n'a jamais vraiment cherché à répondre à la seule question qui justifie le métier d'historien : qui a fait quoi, où et quand ? La chronologie et le détail des événements ont été négligés par des auteurs qui ne tenaient compte, souvent, que de ce qui cadrerait avec leurs préoccupations. Et, bien souvent, ils n'ont même pas regardé une carte. Spartacus est-il allé à Métaponte ? Si oui, quand ? Avant ou après la bataille de Modène ? Ce genre d'interrogations passait pour secondaire. Certes, quelques exceptions peuvent être signalées, par exemple les études de Albert Deman et Marie-Thérèse Raepsaet-Charlier ; mais, précisément, ce sont des exceptions. Et pourtant, chacun de ces nombreux auteurs a rencontré, à un moment ou à un autre, un aspect du sujet, il considérerait qu'il ne présentait pas une bien grande importance, et il le traitait à la va-vite. Après tout, un universitaire doit publier, et ces escapades hors des sentiers battus présentaient l'avantage de l'inédit. Mais enfin, il ne faut pas trop en attendre.

Bien sûr, un pan entier du sujet a été totalement oublié par les uns comme par les autres, à notre connaissance du moins, c'est l'aspect militaire. Ils n'ont pas vu le côté guerrier de l'entreprise de Spartacus, ce qui est embêtant, puisqu'il s'agit précisément d'une guerre. Les esclaves ont-ils su constituer une armée ? Les historiens du passé ne le disent pas. Ils ont détruit des légions ? Quelle importance ? Aucun auteur ne se demande comment ils ont fait. Ils ont vaincu : c'est normal. Ils ont été vaincus : c'est aussi normal, sans doute. À vrai dire, ces commentateurs pensent

que ces faits ne présentent aucun intérêt. En dernier lieu, c'est Aldo Schiavone qui, dans un ouvrage pourtant bien écrit et parfaitement documenté, illustre le mieux cette étonnante et curieuse conception de l'histoire fondée sur l'indifférence, allant jusqu'à se contredire dans deux pages voisines. « Nous ne savons pas, dit-il d'abord, dans quelle légion Spartacus était engagé. » Et, tout de suite après : « Nous ignorons quel était son rang parmi les auxiliaires¹⁶. » Alors, légionnaire ou auxiliaire ? Il faudrait choisir.

Spartacus dans le miroir des sources

Il est pourtant possible d'apporter des réponses aux questions que les historiens ne se sont pas posées, d'étudier l'événementiel, les armées et les guerres qu'elles ont faites ; il suffit de retourner aux sources, de lire les auteurs du passé. Il est toutefois, également, nécessaire de savoir quelles limites s'opposent à notre connaissance.

En effet, et hélas pour nous, les textes sont peu nombreux (pour l'essentiel, cinq auteurs en tout)¹⁷, succincts (une dizaine de pages chacun), ils ne se recoupent pas toujours, en sorte qu'il n'est jamais facile de les accorder, et même, pour compliquer notre travail, ils se contredisent parfois. C'est pourquoi celui qui les utilise doit-il parfois proposer le vraisemblable à défaut du vrai, ce qui est la pire méthode utilisable en histoire ; mais il n'y en a pas d'autre, sauf de proposer des hypothèses multiples, laissées au choix du lecteur.

Pour connaître Spartacus et son entreprise, plusieurs écrivains doivent donc être appelés à la rescousse. Né en 87 ou 86 avant J.-C., Salluste a écrit des *Histoires* et, dans ses livres III et IV, il a fourni un écrit souvent jugé essen-

tiel¹⁸. Cependant, comme plusieurs remarques le justifieront, nous ne partageons pas l'enthousiasme général. Il est ce que les spécialistes appellent une « source primaire indirecte » : il a vécu au temps des événements (source primaire), mais il n'en a été ni acteur ni spectateur (source indirecte). Il faut aussi, et surtout, nous tourner vers des « sources secondaires », des auteurs qui ont écrit souvent longtemps après les faits qu'ils rapportent, mais qui ont pu utiliser des sources primaires. Cette catégorie s'ouvre sur le nom de Caecilius de Kalè Aktè (Kaleaktè ou Caleacte), né vers 50 avant J.-C., qui avait écrit un livre intitulé *Les Guerres serviles*. Hélas pour nous, il ne reste pas grand-chose de son œuvre et, même si ce qui a été sauvé doit être publié dans les années à venir, ces textes sont difficiles à exploiter pour notre propos¹⁹. Il nous faut espérer que les autres écrivains de l'Antiquité les aient connus et utilisés.

Nous disposons, en outre, de trois auteurs du II^e siècle après J.-C., période plus connue sous le nom de siècle des Antonins, un siècle d'or. Tous trois, Florus, un Latin, Plutarque et Appien, deux Grecs, adoptent un ton relativement neutre pour parler de ces événements.

Florus a écrit deux livres consacrés aux guerres que Rome a menées, l'un pour les guerres extérieures et l'autre pour les guerres civiles. Il range l'épisode de Spartacus dans la deuxième catégorie, ce qui est intéressant et curieux à la fois. En effet, par définition, une guerre civile oppose entre eux des citoyens, *cives* en latin ; or l'esclave Spartacus n'était rien moins que *civis*.

Plutarque est plus connu, et il est même célèbre en France, puisqu'il est entré dans notre littérature grâce à la traduction des *Vies parallèles des hommes illustres* qu'Amyot a faite au XVI^e siècle. Nous l'utilisons comme un historien, ce qu'il ne prétendait pas être ; il voulait

faire œuvre morale en proposant de bons exemples, à suivre, et d'autres, mauvais, à éviter. Il a donné des renseignements utiles pour connaître Spartacus ; ils se trouvent dans les biographies de Crassus, vainqueur de l'esclave révolté, et de Pompée, un habile « communicateur », qui a lui aussi combattu les insurgés, mais un petit peu seulement.

Au contraire, Appien fut un vrai historien, avec une conception originale de son œuvre qu'il a divisée non pas en suivant la chronologie, mais en s'attachant à la géographie : Italie, Gaule, Espagne, Afrique, etc. Il a mis à part les guerres civiles dans lesquelles il range, lui aussi, l'épisode de Spartacus.

Il faut ensuite sauter les siècles pour en venir au lendemain de l'année 410, qui a vu les Goths prendre et piller par deux fois la Ville de Rome. Ce drame avait profondément choqué tous les habitants du monde méditerranéen, et les païens, encore nombreux et actifs, ont accusé les chrétiens d'avoir détourné les dieux de l'empire en raison de leur impiété à leur égard. Il fallait réagir, et saint Augustin l'a fait en publiant *La Cité de Dieu*. Un prêtre espagnol (ou peut-être un Breton émigré en Espagne), Orose, lui a demandé ce qu'il pouvait faire. Il lui fut conseillé d'écrire un livre d'histoire montrant que les chrétiens n'étaient pas responsables de tous les malheurs qui s'étaient abattus sur les Romains, ce qui paraît difficilement contestable. De là sont nés les *Sept livres d'histoire contre les païens*. Il est à noter, pour l'anecdote, que l'œuvre d'Orose a été condamnée par saint Augustin : il a reproché à son disciple de ne pas avoir compris sa pensée.